

La vie à tout prix

Les nuits fauves de Cyril Collard

André Roy

Numéro 65, février–mars 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/22678ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Roy, A. (1993). Compte rendu de [La vie à tout prix / *Les nuits fauves* de Cyril Collard]. *24 images*, (65), 58–59.

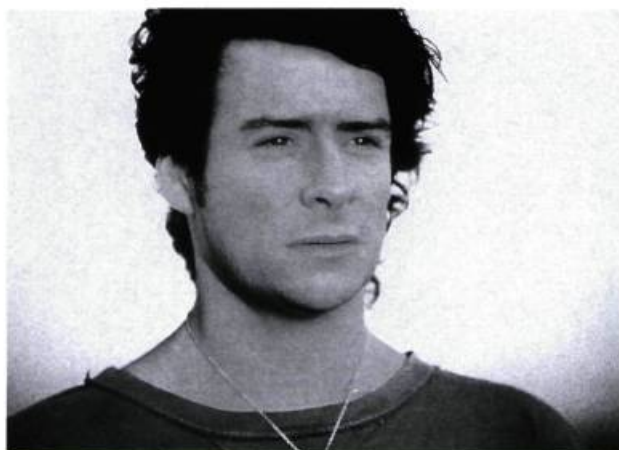
LA VIE À TOUT PRIX

par André Roy

Il y a deux types de cinéastes : ceux pour qui la vie est le cinéma (le plus représentatif d'entre eux serait Godard) et ceux pour qui le cinéma est la vie (disons un Pialat). Cyril Collard fait partie de la deuxième catégorie, et on ne s'en étonnera pas : il a été l'assistant de Maurice Pialat. Pour ces derniers, il importe de saisir la vie par la caméra, la mettre à l'avant-scène et de soumettre le cinéma à celle-ci. Il y a Pialat, il y a aussi un Cassavetes, pour citer deux cinéastes auxquels on pense en voyant le premier film de Cyril Collard, *Les nuits fauves*, dont on espère que ce ne sera pas le dernier.

Ces cinéastes privilégient habituellement le plan-séquence, périmètre qui peut permettre à la vie d'entrer dans le plan pour qu'un bout de vérité du réel jaillisse. Collard, pourtant, s'appuie plus sur le plan (son film est très découpé), et son objet de prédilection est la scène, bloc homogène dans un flux hétérogène. Chaque scène est une bribe d'une histoire qui ne pourra aller qu'en zigzaguant, dans tous les sens et sous toutes ses formes, et les scènes en s'additionnant embrasent le film par leur incroyable énergie. L'ensemble représente une sorte de course contre la montre et, on peut le dire, contre la mort.

Car que raconte *Les nuits fauves*? La vie, ou plutôt une tranche de vie, quelques mois de Jean (interprété par Collard lui-même, très bien), un bisexuel séropositif, quelqu'un donc qui sait que la mort est fatalement proche. C'est un caméraman qui vit vraiment à tombeau ouvert (on n'a qu'à remarquer comment il conduit sa voiture). Jean apparaît comme un être morcelé (il



«Jean (Cyril Collard) mène une course contre la montre et contre la mort.»

est attiré autant par les garçons que par les filles), mais chaque parcelle de lui-même est une intensité qui se propage comme une onde de choc sur les personnes qui l'entourent. Amant-aimant, il attire tout un chacun vers lui. Il agit comme un torrent, emportant tout avec lui, et sa force centrifuge provoque mille sentiments qui sont comme autant d'accidents : la douleur, l'amour, le soupçon, la jalousie, l'envie, l'hystérie, l'amertume, la peur, la colère, etc. Les êtres qui le côtoient sont comme des papillons qui se brûlent à son feu — surtout Laura (Romane Bohringer, extraordinaire).

Car Jean, qui a trente ans, tombera, au cours d'un casting, amoureux de Laura, une jeune fille de dix-sept ans. Elle souffrira beaucoup de l'amour exclusif qu'elle lui porte, d'autant plus que Jean, par inconscience et par désir de jouissance, s'éparpille, allant vers des rencontres fugitives sous les ponts avec des jeunes hommes dans la nuit, et entretenant une amitié sexuelle (oui, ça existe) avec Samy (Carlos

Lopez, excellent). Pour elle, l'amour forme un tout ; pour Jean, être divisé, l'amour ne peut être que pluriel, et il déploie une immense énergie à l'atteindre, une énergie du désespoir, quitte à en être malheureux et faire mal parfois.

On parcourt avec lui ce que nous pourrions nommer un cercle de jouissance, qu'elle soit sexuelle ou matérielle (son plaisir de la vitesse automobile, par exemple). Jean engendre l'amour parce qu'au fond il est disponible aux désirs qui l'animent. Sa séropositivité lui procure un appétit de vivre et lui donne un côté aérien, léger, joyeux (voir la

scène avec la mère de Laura au McDonald's où il dit, avec humour, qu'il carbure à l'AZT). Innocent est un grand mot pour le définir, mais y en a-t-il un autre pour le qualifier tant la culpabilité et les leçons de morale sont chez lui absentes. Il est avec les autres, il fait corps avec eux (il est rarement seul). C'est un saint laïc, oserons-nous dire, tant il dégage la sérénité, qui expliquerait la fascination qu'il exerce tant sur les autres.

À la fin de son parcours, qui a commencé par un voyage au Maroc et qui se termine au Brésil, il découvre l'amour. Entre-temps, à Paris, sa vie se parera de mille facettes — comme le cinéma, a-t-on envie d'ajouter. Ce qui caractérise le plus *Les nuits fauves*, c'est la parfaite adéquation entre sa facture formelle et son sujet, qui est pur mouvement comme Jean est pure instabilité dans l'ivresse de sa liberté des sentiments. Le mouvement est généré par ces instants fugitifs, ces scènes qui se composent et se décomposent (car peuvent s'y côtoyer le calme et la tempête, la douceur



«Un film lesté de tous ces corps qui le traversent.» Jean et Laura (Romane Bohringer).

et la violence, le rire et la gravité) sous nos yeux, qui s'ajoutent indifféremment aux autres pour dessiner un tableau hybride, composite, complexe de la vie. *Les nuits fauves*, c'est un film-action qui défait l'action (la linéarité) avec des épisodes hors action (par exemple le dîner chez la mère de Jean) et des moments creux (comme vidés par leur liberté), la forme et la déforme presque in vitro. Le résultat aboutit à un ensemble dispersif, totalement ouvert (comme Jean, à la fin, s'ouvre, dit-il lui-même, à l'amour).

Le film donne l'impression souvent qu'il n'y a pas eu d'histoire préalable à lui-même (même si on sait qu'il est une adaptation) et que le tournage a créé l'événement, ce drame qui flirte de temps en temps avec le mélodrame. Le film force l'irréductibilité du présent à entrer dans la narration. (Il y a parfois du forcing dans ce filmage qui a opté pour le désordre, et qui peut lâcher le spectateur.) Les scènes, certaines n'ayant parfois aucune interférence avec les autres, surtout entre celles qui se suivent, sont toutes prises dans une réalité qui les disperse et pourtant les informe (on pense ici aux scènes de repas chez Samy et chez les parents de Jean). Blocs bruts, sans avant ni après (aucune donnée sociologique ou psychologique qui naturaliserait le récit), elles trament une réalité lacunaire, favorisée par l'ellipse, mais une ellipse qui

ne crée pas l'impression d'un manque car la vie — disons celle que recherche absolument Jean — la comble. Dans une sorte de va-tout, Cyril Collard, probablement mû par son inspiration et les accidents du tournage, ne retient que ce qui bouge, que cette sensation de mouvement qui agit comme un influx nerveux sur la narration, l'électrise, la fait crépiter dans une réaction en chaîne imprévisible. Chaque scène devient une petite explosion d'intensité, une palpitation d'humeurs.

Comme Jean, qui se soumet entièrement aux hasards de la vie et aux aléas de ses sentiments, le film saisit tout sur son passage, s'accroche à diverses intrigues pour ensuite les larguer, rencontre des personnages, en ajoute, joue des rapports de force entre eux, multiplie les relations. En un mot, il programme sa vérité au fur et à mesure de son déroulement, sans se soucier des durées, quitte parfois à être confus et longuet. Il transporte de tout, des moments de bonheur et de malheur, il provoque des montées d'adrénaline et des chutes de tension; il ramasse tout sur son passage, acquiesçant ainsi aux ratages et aux scories qu'il transporte; il mêle sans crier gare le sublime et le cliché, l'audace et la chasteté (en particulier dans les scènes sexuelles entre hommes), la tendresse et la violence.

Portrait touffu et contradictoire d'une génération-sida, *Les nuits fauves* ne pou-

vait être que physique et il est lesté de tous ces corps qui le traversent, qui bougent constamment, entre caresses et gifles, entre douceur et hystérie. Le cinéma de Collard en est un minéral, tellurique car il enregistre les vibrations de ces corps, leur état amoureux ou leur état de choc, les ondes qu'ils propagent, leurs combinaisons, qui peuvent être légères (surtout pour Jean) ou lourdes (surtout pour Laura). Hymne au corps, seule preuve d'être vivant, dans ce cinéma du dedans, du cœur, et auquel on ne peut demeurer indifférent, ne serait-ce que par la générosité — et l'énergie que met le cinéaste à maintenir ensemble son monde parce qu'il veut tout donner. Que Cyril Collard ait adapté son roman, écrit le scénario, joué dans son film et composé la musique en dit beaucoup sur cette oblation. Il ne faut pas refuser ce don. Il faut plutôt accepter *Les nuits fauves* pour ce qu'il est: une émouvante métaphore de la vie à tout prix. ■

LES NUITS FAUVES

France 1992. Ré. et scé.: Cyril Collard, d'après son roman. Ph.: Manuel Téran. Son: Michel Brethéz. Mont.: Lise Beaulieu. Int.: Cyril Collard, Romane Bohringer, Carlos Lopez, Corine Blue, Claude Winter. 126 minutes. Couleur. Dist.: Alliance Vivafilm.